

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 68 (1923)
Heft: 2

Artikel: Cours de répétition et cours tactique
Autor: Diesbach, de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340670>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Cours de répétition et cours tactique.

Dix-sept jours utiles, en tout et pour tout, voilà ce dont nous disposons cette année pour l'instruction de l'élite.

Dans un laps de temps qu'à l'étranger on jugerait radicalement insuffisant pour reprendre en mains des formations de réserve, et leur donner quelque consistance, on nous demande à nous de rafraîchir l'instruction des cadres et de la troupe, et de leur faire faire un grand pas en avant.

Or, si nous faisons le bilan des résultats obtenus jusqu'ici dans les deux premiers cours de répétition de l'après-guerre, nous constatons : Qu'en 1921, ayant fait table rase des formations de combat en usage, il fallut initier cadres et troupe à un ordre dispersé tout différent de la ligne de tirailleurs. Le dispositif actuel est beaucoup plus lâche et clairsemé, plus adaptable par conséquent au terrain et moins vulnérable. Mais il se heurte à deux obstacles nouveaux, qu'ignorait totalement, à ce degré du moins, l'ancien ordre dispersé : la difficulté des liaisons et la difficulté du commandement. L'essaim, que forme aujourd'hui l'escouade au combat, est exposé à chaque instant, pour peu que le terrain soit couvert et coupé, à perdre sa cohésion interne, sans parler du contact avec l'escouade voisine formant avec elle le groupe de combat. Quant à la direction de ce dernier, elle est confiée à un sous-officier qui doit avoir, pour s'acquitter convenablement de cette charge, un véritable sens tactique, beaucoup d'initiative et de décision, en un mot, une âme de chef accompli. Nos sergents peuvent-ils aujourd'hui remplir ces conditions ? Non, du moins pas encore. Et quand l'on donnera en plus à chaque groupe de combat l'instrument automatique dont il est la cellule, et qui est sa *seule raison d'être*, sa direction sera encore plus difficile, et la mise en valeur de cette mitrailleuse légère exigera du chef de groupe une nouvelle initiation et une longue expérience.

Le Cours de répétition de 1921, grâce à l'influence et aux

interventions personnelles de son Commandant, fut pour toute la 2^{me} division la claire révélation des méthodes actuelles. Officiers et soldats ont compris ce qu'on demandait d'eux. De là à pouvoir le donner, il y avait encore toute la distance qui sépare la connaissance des principes de leur application. Pour ma part, je ne suis arrivé, en 1921, qu'à donner à titre de démonstration un exercice de compagnie à double action, préparé dans le détail et soigneusement répété. Un exercice, de caractère plus improvisé, exécuté dans l'un de mes bataillons, n'arriva pas au résultat voulu, l'arbitrage n'ayant pas su retenir la manœuvre dans le cadre imposé par son directeur et manquant de liaison instantanée avec lui.

En 1922, il s'agissait donc de creuser les fondations de la tactique nouvelle, dont l'emplacement n'avait été que piqueté en 1921. Mais l'adjonction d'artillerie aux régiments d'infanterie et le désir du chef de l'état-major général de voir pousser plus loin les exercices tactiques ont fait que les cadres supérieurs, obligés de préparer et d'organiser dans le détail ces journées, ont dû laisser au second plan la technique du combat, et l'instruction de la troupe en a grandement souffert. Personne ne niera, par exemple, que plus les exercices prenaient d'envergure, plus le souci du thème tactique absorbait le commandement au détriment de la formation proprement dite de la troupe.

La seconde semaine du Cours de répétition a défait les résultats acquis dans la première. Les vieilles habitudes, les vieilles méthodes, plus enracinées, plus instinctives, réapparaissent peu à peu dans des manœuvres, où les chefs, eux-mêmes sur la sellette, avaient des préoccupations qui primaient ces détails.

Si donc, en 1923, ne tenant aucun compte de ces constatations, nous allions plus loin encore, jusqu'aux rencontres de régiments par exemple, nous rapporterions sans doute de ce cours de répétition l'impression qu'il a pu profiter dans une certaine mesure aux cadres, mais que la troupe y a sûrement perdu du temps.

Reportons-nous en effet à la période d'avant-guerre, et regardons avec nos yeux d'aujourd'hui les grandes manœuvres

d'alors. Avant 1912 surtout, on mobilisait parfois 40 000 hommes, aux seules fins de fournir aux cadres supérieurs et à leurs divers services le prétexte de prendre des décisions et de les rendre dans des formules applicables à la réalité. Par ailleurs, dans ces manœuvres, on aboutissait toujours à des situations plus ou moins invraisemblables, plus ou moins désordonnées, et qui étaient de nature à fausser le sens tactique des exécutants et non pas à le développer.

Les troupes y apprenaient tout de même une chose, c'est que l'emploi tactique des grandes unités impose en temps de paix au soldat des fatigues et des privations que la guerre multiplierait encore à l'infini. Mais pour cette seule leçon de choses, peut-on sacrifier autant d'argent et surtout un temps qui serait si précieux pour l'instruction approfondie du combat?

Vouloir entraîner le soldat aux fatigues de la guerre par des grandes manœuvres, c'est une simple utopie. Cinq à six jours de surmenage n'ont jamais constitué un entraînement durable, le seul qui compte. En campagne, d'ailleurs, le commandant en chef doit subordonner sa stratégie au degré d'endurance de son armée¹, et chaque chef en faire autant dans le domaine tactique.

Nous croyons, nous, que l'infanterie dont les compagnies sont vraiment au point, peut faire campagne si ses chefs, de leur côté, ont une expérience tactique suffisante, de la décision et du coup d'œil. Mais l'armée qui voudrait se passer de cette base solide construirait sur du sable. Or, cette condition *sine qua non* de notre préparation à la guerre n'est pas encore obtenue aujourd'hui. Inutile donc de passer, avant qu'elle le soit, à des exercices de plus grande envergure auxquels on ferait participer la troupe.

Et comme nous ne disposons que d'un cours tactique de 7 jours de travail effectif, et d'un cours de répétition de 10, pour la formation de la troupe et des cadres, il s'agit que l'instruction de ceux-ci ne se fasse pas aux dépens de celle-là.

¹ C'est en méconnaissance complète de ces principes, on s'en souvient, que s'opéra en août 1914, la concentration de nos troupes marchantes sur la frontière Nord. Longues étapes de jour sous un ciel torride ; les hommes serrés dans leurs tuniques étouffantes comme des camisoles de force ; une rencontre, dans ces conditions, eût été une catastrophe.

Guidé par ce principe, nous proposons la solution suivante de cet épineux problème :

La formation des cadres supérieurs, dans les conditions où nous nous trouvons, devrait incomber exclusivement aux cours tactiques, les cours de répétition restant réservés entièrement à l'éducation et à l'instruction du soldat et du cadre subalterne.

Le Cdt de la 2^e division, qui dirigeait en 1922 une mission suisse à des manœuvres françaises, tout près de nos frontières, rapporta que pour des motifs d'économie une partie des troupes seulement était effective, les autres n'étant représentées sur le terrain que par leurs organes de commandement. Ceux-ci occupaient pendant l'action leurs emplacements réels, et un système d'arbitrage très complet jouait les situations résultant des décisions prises. Il va de soi que ces états-majors disposaient de tous leurs moyens de liaison depuis la T. S. F. à l'appareil optique, et que les arbitres, afin que la manœuvre ne subît aucun retard préjudiciable à la vraisemblance, en étaient eux-mêmes abondamment pourvus.

Cette manière de faire n'est pas absolument une nouveauté pour nous, puisqu'en 1917 déjà, à l'instigation du Colonel-divisionnaire Sonderegger, alors sous-chef d'état-major de l'Armée, la 2^e division avait organisé de grands tirs réels d'artillerie, combinés avec le jeu des états-majors d'infanterie, occupant leurs emplacements tactiques dans le terrain et reliés entr'eux et avec l'artillerie par leurs téléphones et leurs signaleurs.

On peut affirmer qu'un cours tactique, où chaque instance à sa place de combat, donnerait tous ses ordres dans le détail, sous une direction de manœuvres qui imprimerait à toute l'action sa cadence réelle, serait une heureuse innovation. Et nous croyons savoir que tel est bien le plan du Cdt. de la 2^e division pour cette année.

Il arrive généralement dans les cours de cadres que les situations, jouées d'abord dans le détail et conformément à la réalité, finissent par être plus ou moins tirées par les cheveux. Souvent, la direction des manœuvres elle-même se lasse. On n'approfondit plus ; on saute par-dessus des épisodes, ou du moins l'on néglige les moins intéressants.

A notre avis, si l'on veut qu'un exercice de cadres ait une véritable valeur, il faut le jouer complètement de A à Z. Il est de toute importance que les pertes et les fatigues des troupes entrent positivement en ligne de compte. Ce qui a été joué de telle ou telle façon ne doit pas pouvoir être corrigé dans la suite. Chacun enfin doit supporter jusqu'au bout les conséquences de ses décisions.

En procédant de cette façon, une manœuvre de cadres peut être plus vraisemblable et beaucoup plus instructive qu'une manœuvre avec la troupe.

Mais, pour qu'un jeu de guerre de ce type-là puisse réussir, il est indispensable de maintenir un *contact permanent*, d'une part, entre la direction de manœuvres et les partis ; de l'autre, entre les diverses instances de chacun d'eux. Il faut que l'exercice puisse être instantanément suspendu ou repris par tout le monde, et que la situation de manœuvres soit chaque fois précisée dans le temps et dans l'espace.

Or, pour établir ce contact permanent, nous n'avons que nos patrouilles du téléphone, et il serait nécessaire de les mobiliser plutôt pour le cours tactique, où l'on ne pourrait s'en passer, que pour le cours de répétition où, en adoptant notre programme, elles seraient parfaitement superflues. Les diverses instances apprendraient à s'en servir, et ces patrouilles acquerraient, de leur côté, une meilleure formation tactique.

Sans les patrouilles du téléphone, une manœuvre de cadres comme nous l'entendons devient une impossibilité. La transmission des ordres, des rapports, des interventions de la direction subiraient à chaque instant des retards inopportuns, sans aucun rapport avec la cadence normale de l'action. La vraisemblance ne peut être maintenue qu'avec *le contact permanent*. Sans lui, l'intérêt de la manœuvre s'effondrerait bien vite.

On pourrait appeler sans frais supplémentaires d'ailleurs les patrouilles du téléphone à ce service. Au cours de répétition les exercices ne devant pas dépasser, par hypothèse, le cadre de la compagnie, on se passerait de ce moyen de liaison, et les téléphonistes feraient, en son lieu et place, le cours tactique, allongé des jours de mobilisation et de démobilisation.

En revanche, quelle économie de temps et d'argent pour

les cours de répétition ! En procédant comme nous l'indiquons, on éviterait tout d'abord le transport, qui dans l'organisation actuelle de l'instruction doit amener chaque fois un régiment au contact de l'autre, car il est bien évident que le couronnement d'un cours de brigade sera toujours la rencontre de ses deux régiments, sinon une manœuvre de la brigade entière contre un ennemi marqué, ce qui suppose, de toute façon, la concentration des troupes sur un même terrain. Abstraction faite de l'opportunité très contestable d'exercices de ce genre, quelle perte de temps encore pour le régiment auquel on aurait imposé ce transport de rapprochement !

Reste une dernière objection. Avec cette répartition de l'instruction, dira-t-on, la troupe pourrait profiter, sans doute, du cours de répétition tout entier pour sa propre formation, tandis que les cadres supérieurs, ayant subi l'épreuve des cours tactiques modifiés, et déchargés de tout autre souci, consacraient de cette manière leur temps à la surveillance de l'instruction de combat des unités et au développement moral et intellectuel des cadres subalternes. Mais, avec cela, comment enseigner la liaison entre l'artillerie et l'infanterie ? On pourra le faire mieux que par le passé.

Cette liaison, qui est actuellement la clé de voûte de toute la tactique, est exclusivement l'affaire des cadres. En faisant coïncider par conséquent avec chaque cours tactique d'infanterie, un cours de répétition d'artillerie, en combinant continuellement dans les mêmes exercices l'action des deux armes, nous leur offririons l'occasion la plus favorable et la plus complète de se familiariser avec leur tâche essentielle de coopération.

Lieut.-colonel DE DIESBACH.

